

—Vous êtes le valet de chambre de M. Maxime de Luzarches.

—Son intendant, corrigea Damien.

—J'avais entendu raconter dans le pays... on y est fort méchant, d'ailleurs ! que non seulement M. de Luzarches haïssait son cousin, mais encore qu'il avait réussi à faire partager cette haine à M. Henriot de Marolles... se réconciliaient-ils donc sur le lit d'agonie de l'oncle millionnaire.

—La parole de l'abbé Choisel a bien de l'onction.

—Je n'en doute pas ; souhaitez-vous du papier et une plume pour écrire une seconde lettre ?

—Merci, mademoiselle, c'est la première qu'il me faut.

Damien avait mis à son doigt la bague de Maxime, il la fit miroiter.

—Dans votre situation, mademoiselle, une femme montre beaucoup sa main, la vôtre est belle... mais elle le semblerait davantage encore ornée de ce beau bijou... Je vous le passerai au doigt quand vous aurez eu la bonté de retrouver dans la boîte la lettre que je réclame, et que, du reste, je vous rendrai à l'instant.

Arthémia regarda Damien en face, puis la bague, ferma les yeux, comme si elle espérait échapper à la tentation, enfin subitement plongeant les mains dans la boîte elle tria rapidement les lettres qu'elle renfermait, trouva celle que réclamait Damien et la lui tendit, serrée entre le pouce et l'index, mais elle ne la lâcha qu'en sentant le diamant entourer l'annulaire.

Damien s'éloigna, fendit l'enveloppe à l'aide d'une lame d'une grande finesse, et qui ne devait laisser aucune ébaïbure, non en haut, mais par le côté, la lut, retint l'adresse souhâtée, recolla l'enveloppe après y avoir glissé le billet de M. de Marolles, puis il la rendit à Mlle Rebais.

—Mille grâces, lui dit-il.

Il sortit rapidement du bureau.

—Rue Truffaut, 15... c'est bon à retenir... M. Gaston recevra la lettre demain matin... Il quittera Paris le jour même... peut-être ne sera-t-il à Grenoble qu'au milieu de la nuit... Non, il viendra jusqu'à l'auberge de Marolles... Peut-être y souperait-il, afin de ne déranger personne au château avant l'heure où M. Henriot s'éveille...

Par deux fois, Damien répéta :

—L'auberge du *Soleil-Levant* ! C'est une idée, cela !

Regagnant le château, il monta rapidement à l'appartement de Maxime. Celui-ci rongea sa colère avec peine. Vainement il avait tenté de pénétrer chez son oncle, et une fois de plus il s'était vu repousser avec perte. En apercevant Damien, il crut trouver un sauveur dans son complice.

—Eh bien ! demanda-t-il.

—La lettre est partie.

—Ne valait-il pas mieux la garder ?

—C'eût été une imprudence. Nous savons ce que nous avons intérêt à apprendre, il suffit.

—Ainsi Mlle Rebais ?

—Se pare de votre diamant. C'est une âme vendue, elle donnerait une lettre recommandée pour un bracelet.

—Et cette lettre renferme ?

—Une instante prière adressée par votre oncle à son neveu... il le supplie d'accourir sans retard au château.

—De sorte qu'il sera ici ?

—Après-demain dans la nuit.

—Et ne rien pouvoir, rien ! s'écria Luzarches avec rage.

Damien s'approcha, le regard aigu, la bouche sifflante :

—Si, dit-il d'une voix âpre, il reste quelque chose à faire.

Luzarches recula épouvanté par l'expression du visage et par le son de voix de son valet.

Puis, tombant dans un fauteuil et enfouissant son front dans ses mains :

—Voyons ton plan, dit-il.

IV

CŒURS SOUFFRANTS

Rue Truffaut, à Batignolles, se trouve une maison à trois étages au-dessus desquels sont ménagés de vastes greniers qualifiés "d'ateliers" par des propriétaires ingénieux. Un plancher mal joint, des voliges couvertes d'un papier de teinte neutre, un vitrail assez large ont motivé la modification du nom et l'augmentation du loyer.

Deux petites chambres, dont l'une se trouve munie d'une armoire dans laquelle la ménagère cache un fourneau, composent ce qu'on appelle "l'appartement." L'escalier à ces marches roides, les paliers étroits laissant voir des portes boiteuses ; on sent la misère, mais une misère honnête dans ces logis habités par des hommes doués certainement de talent et dont quelques-uns possèdent du génie. Sur une des portes deux plumes croisées indiquent sommairement la demeure d'un homme de lettres ; une palette couverte de tons invraisemblables décore une seconde entrée ; la troisième porte, sur une carte clouée, un seul nom : *Gaston de Marolles*. La quatrième et la cinquième gardent des crayons et des estompes pour armes parlantes. Une ardoise peadue au mur permet d'inscrire les noms des visiteurs.

Il est cinq heures, la nuit est tombée, dans l'escalier on entend le pas fatigué d'un homme ; à ce bruit, reconnu par des cœurs anxieux et des oreilles attentives, une porte s'ouvre et les deux bras d'une enfant de quinze ans, encore adolescente par la gracilité de ses formes, se nouent autour du cou de celui qui revient.

—Père ! père ! comme tu as été longtemps !

Il pressa l'enfant sur sa poitrine, comme si cette caresse lui donnait du courage, puis il s'avança vers une jeune femme couchée dans un grand fauteuil.

—Comment vas-tu, Arinda ?

La malade évita de répondre.

—As-tu vendu tes deux toiles, Gaston ?

—Oui, répond l'homme d'une voix amère, quarante francs. En comptant les toiles et les couleurs, j'en avais dépensé vingt.

—C'est du pain ! reprit la femme.

—Père ! ne te décourage pas, ajouta la jeune fille, on m'a donné quatre éventails à peindre.

—Au même prix que les autres ?

—Hélas !

—Total : six francs !

—Mère l'a dit, c'est du pain.

Gaston de Marolles s'assit et posa les deux coudes sur la table.

—Je deviens lâche ! lâche ! dit-il. Si j'avais du cœur il devrait me suffire de vivre et de vous faire vivre toutes deux ; vous si faibles, vous gardez plus de résignation que moi.

Arinda se souleva lentement et s'approcha de son mari.

—Ne dis jamais de semblables choses, fit-elle, jamais, je te le défends ! Pour qui luttas-tu sinon pour nous ? Je le sais trop, l'existence te serait facile si tu n'avais pas accepté le fardeau de ma pauvreté ! Rien ne t'obligeait à me prendre pour femme quand je me trouvais ruinée. Je t'avais rendu ta parole, je me résignais à une séparation inévitable et légitime ; je savais à l'avance que tu t'exposais à une bataille dont peut-être tu sortiras vaincu... Quand tu t'obstinas dans ton dévouement et ta tendresse, l'énergie me manqua pour te repousser, je t'aimais aussi, moi ! tu parvins à me convaincre. Devant les hommes et devant Dieu tu pris pour compagne l'orpheline que devait repousser ta famille. Ah ! Gaston, que cette générosité pèse lourdement sur ta vie !

—A ton tour, tais-toi, fit Gaston en s'approchant de la jeune femme et en lui prenant tendrement les mains. Il est des familles frappées successivement dans ce qu'elles ont de plus cher, nous sommes de celles-là. Mais en même temps nous gardons au cœur deux courages : celui de la foi et celui du devoir social. Si parfois je t'ai laissé deviner des défaillances, je fus coupable, il m'appartient de t'épargner un poids de chagrins trop lourd. Oui, nous sommes malheureux et pauvres, mais nous nous aimons, tout est là !

Mélati vint s'agenouiller devant sa mère.

—Mon père a raison, rien n'est perdu pour ceux à qui reste l'amour et la confiance.

—Cher ange ! fit Arinda, tu souffres aussi cependant.

—Vos privations m'affligent, vos angoisses me serrent le cœur, et pourtant je garde au fond de mon âme une singulière confiance.

—Sur quoi la fonde-tu chérie ?

—Vous paraissez toujours oublier mon oncle.

—Ne serait-ce point folie de compter sur lui ?

—Je ne crois pas.

—Quelles preuves d'indifférence il m'a données !

—Sous l'influence de ton cousin.

—Je l'avoue, mais Maxime restant auprès de lui,

cette influence subsistera.

—C'est un méchant homme, n'ayant d'autre but

dans la vie que la satisfaction de ses instincts, à la fois vicieux, passionné pour le plaisir, joueur et capable de rouler sur toutes les pentes pourvu qu'il y trouve les jouissances dont il est affamé.

—Ne vous êtes-vous pas aimés autrefois ? demanda Arinda.

—Oui, jadis, dans notre extrême jeunesse. Sa mère était sœur de mon oncle, une sainte qui mourut avant de pouvoir le guider dans la vie. Il commença par dissiper son héritage à Paris. De temps à autre, lorsque une perte considérable le mettait à la côte, il revenait à Marolles, et sachant que mon oncle Henriot conservait de Françoise un souvenir attendri, il évoquait cette douce et pure physionomie, provoquait l'attendrissement dans l'âme de mon oncle, obtenait une somme plus ou moins considérable et se hâtait alors de quitter le château sous prétexte de mettre ordre à ses affaires.

—Mais toi ? demanda Arinda.

—J'habitais Marolles et mon oncle me témoignait une vive tendresse. Mon père, qui était son frère cadet, m'avait en mourant vivement recommandé à lui. Je n'aimais aucun des exercices bruyants faisant la joie de mon cousin, et j'étudiais la peinture avec ardeur. Je l'appris d'instinct, car il n'existait point à Grenoble de maîtres dignes de ce titre. Pendant mes rares voyages à Paris, je visitais les musées, je traversais les ateliers des maîtres, puis je rentrais à Marolles, et je recommençais avec un nouveau courage à en reproduire les magnifiques paysages. La vie me fut douce durant cette phase.

—Jamais tu ne m'as complètement appris le sujet de ta rupture avec ton oncle.

—Le voici. Nous avions pour voisins de campagne un gentilhomme de vieille roche, de fortune moyenne, dont le fils m'inspira une profonde sympathie. Très épris d'une jeune fille dont la dot était considérable, il redoutait un refus de sa famille, et se demandait par quel moyen il arriverait rapidement à la fortune, quand un imprudent lui conseilla de s'engager dans des opérations financières.

« Le malheureux n'y entendait rien. Il ne vit qu'une chose : la possibilité de s'enrichir rapidement et d'être uni à celle qu'il aimait. Dans sa naïveté, il la croyait éprise comme il l'était lui-même ; puisqu'un moyen s'offrait à lui de gagner rapidement de l'argent, il en aurait... »

—Mais la chance pouvait lui devenir contraire.

« Il ne voulut voir que l'hypothèse favorable à ses désirs. Quand il me parla de sa tendresse pour Aurélie, j'essayai de lui faire comprendre que, coquette et futile, elle ne récompenserait peut-être pas son dévouement. Il aimait, il resta aveugle et sourd. Il risqua une partie de l'héritage très modeste de sa mère, avec des alternatives de gain et de perte. Parfois je le voyais rayonnant, quelques jours plus tard il me paraissait profondément découragé. C'était durant ces phases de tristesse qu'il aurait souhaité trouver des consolations auprès de celle qu'il considérait comme sa fiancée, mais Aurélie n'aimait que les fêtes où elle pouvait briller, et lorsque mon pauvre Maurice arrivait près d'elle, pâli par l'insomnie, elle évitait soigneusement de lui demander la cause de ses chagrins, le raillait de sa tristesse et, loin de le guérir, enfonçait de nouvelles épines dans ce cœur déjà saignant. Alors il était tenté de l'accuser, de lui jeter son ingratitude à la face, de lui révéler quels dangereux moyens il employait pour la conquérir, mais un regard railleur, un sourire plein de sarcasme arrêtaient une confidence, hélas ! inutile, et c'est près de moi qu'il revenait las de la lutte, désespéré par les échecs, rassemblant un courage suprême pour tenter de dernières batailles. J'essayai vainement de le convaincre qu'il serait mille fois plus noble et plus digne de lui de se jeter dans l'étude, de chercher une situation.

« —Je ne sais rien, me dit-il, hors monter à cheval, faire des armes et chasser. J'ai reçu l'éducation d'un inutile, et j'en porte aujourd'hui la peine. Si je veux devenir riche, il ne me reste que la ressource de jeter de l'or dans un sillon où souvent on le voit germer.

« Mes conseils demeurèrent infructueux. Brusquement un gain inattendu le rapprocha du but qu'il se proposait. Je le suppliai de s'arrêter, de ne point épuiser sa veine de joueur heureux, il m'écouta d'autant moins qu'Aurélie Servile était demandée en mariage par un homme immensément riche, le comte Romanis, trop âgé pour elle, mais qui lui promettait cette haute vie dans laquelle elle rêvait d'entrer. Maurice donna ordre de jouer à la